

Alfred: le menuisier carillonneur.

A droite, presque en haut de la rue qui mène au bout du village, il y a une sorte d'impasse où se côtoient en son contrebas deux maisons. Dans l'une d'elles se situait l'atelier d'Alfred le menuisier. On y accédait par l'unique porte qui servait pour le logement et pour le travail du bois.

Dès le minuscule seuil d'entrée franchi, on descendait un étroit et vertigineux escalier d'une quinzaine de marches qui aboutissait sur un plancher recouvert de sciure et copeaux, étrange univers dans lequel se mêlaient des parfums de chêne, l'odeur âcre de châtaignier et les essences de résine de pin. Le regard était tout de suite attiré par la panoplie d'outils nécessaires au travail de menuiserie, en premier l'établi au centre de la pièce encombré de rabots, puis les scies de plusieurs tailles, varlopes et multiples instruments de découpe, de cadrage et de mesure. Alfred travaillait seul et selon les méthodes ancestrales nourries par la passion du travail bien fait.

Lorsqu'une commande de travaux intervenait, sa journée débutait traditionnellement par le petit-déjeuner pris en commun au domicile du donneur d'ordre. De même pour les repas de midi et du soir: Alfred était l'invité naturel, la rémunération de son travail incluait cette pension restauratrice laquelle, à l'époque, était habituelle et normale dans nos campagnes. Pour nous, enfants, c'était un événement d'avoir Alfred le menuisier à notre table, ce qui arrivait assez fréquemment, car les besoins en divers travaux de réparations, rénovations ou créations nécessitaient son concours. Nous étions chargés d'aller l'appeler lorsqu'il travaillait dans son atelier pour lui indiquer que le repas était prêt, la distance à parcourir depuis chez nous n'étant que de cinquante mètres.

Il me reste en revanche un lointain souvenir quelque peu contondant d'une de ces missions que j'effectuai vers l'âge de quatre ou cinq ans, âge auquel ma fougue et mon empressement me firent oublier de poser le pied sur la seconde marche du haut de l'escalier d'Alfred et j'allai rouler quinze degrés plus bas, tout étourdi, dans la sciure et les copeaux avec quelques bosses pour récompense de mon dévouement!

En plus de son travail de menuisier, Alfred était investi par la paroisse de la charge de carillonneur. C'était lui qui réglait et mesurait avec une précision de métronome la vie de toute notre vallée. Le matin à six heures et vingt heures le soir, anciennes heures, il « sonnait » l'Angélus, terme qui à l'époque avait encore un sens et une signification précise pour notre population élevée en culture chrétienne. Il était toujours d'une exactitude irréprochable quant aux horaires de sonnerie, pas une minute avant ou après, ce qui lui valait respect et reconnaissance des habitants de Bar. Les cloches de l'église faisaient l'objet de toute son attention et de ses soins précautionneux.

Aussi vit-il avec une certaine méfiance la manipulation de leurs deux cordes par les enfants de l'école du village pour assurer la sonnerie du midi qu'il ne pouvait faire lui-même lorsque son travail l'éloignait de son atelier. Cet Angélus de milieu de journée était le souhait de tous les paysans travaillant aux champs, sans montre, pour indiquer l'heure du repas.

L'idée vint alors de confier à quelques écoliers le soin de « tirer » les cloches à la sortie de la classe à midi. Et je fis partie de cette équipe avec Bernard mon camarade de Bar!

Dès la première sonnerie, les gens du village furent à la fois étonnés et satisfaits, mais s'aperçurent aussitôt que ce n'était point Alfred qui faisaient tinter les cloches: ils étaient en effet habitués à entendre un son plus mesuré, plus coulant avec un rythme plus lent, inspirant un sentiment religieux. Le tempo que nous imposions aux cloches justifiait bien l'expression « à toute volée »! Pour nous, sonner midi se résumait à nous suspendre aux deux cordes, à imprimer un va-et-vient aux cloches, jouer à la balançoire en profitant de leur force cinétique. Modérer notre énergie pour que la sonnerie fût en accord et communion avec le chant angélique qu'elles devaient symboliser n'effleurait guère notre esprit. Tant et si bien, qu'un jour de plus grande fougue de notre part, nous réussîmes l'exploit de faire exécuter un tour complet sur son axe à l'une des cloches. Il en résulta qu'il n'était plus possible de tirer sur la corde, celle-ci s'étant enroulée tout là-haut autour de cet axe. Donc plus de sonnerie à entendre de ce côté-là!

Décrire la colère d'Alfred pourrait être le sujet d'une pièce dramatique tant son courroux fut à la hauteur de l'incident à réparer au sommet du clocher. Il lui fallut remonter patiemment la corde jusqu'en haut et la faire redescendre jusqu'au parvis. Malgré nos rires et sourires sous cape, nous n'osions plus affronter le regard réprobateur d'Alfred.

Nous avons néanmoins continué ce tintant service de la mi-journée. Tant que nous étions en période scolaire, notre régularité horaire ne put être mise en défaut. Las, pendant les vacances ce fut un autre problème: oublis et étourderies retardaient la sonnerie de quelques minutes et parfois bien plus. Mais on ne nous en tenait pas rigueur, le signal de « la soupe » ayant bien été donné, fût-il en retard! Le cas se compliquait quand l'oubli était total. Le dimanche à la sortie de la messe nous avions droit à des remarques du style: « Tu nous a fait manquer la soupe jeudi dernier ! »

Dans les années 70 la commune procéda à l'électrification des cloches avec toujours les trois sonneries de l'Angélus quotidiennes auxquelles on ajouta la marque sonore des heures.

Le travail d'Alfred semblait donc se clore, dépassé par les nouvelles technologies.

Mais ce ne fut pas complètement le cas.

En effet, avant de débiter ses travaux, la société en charge de l'électrification demanda à Alfred de faire sonner les cloches pour réaliser un enregistrement de sa technique personnelle, procédé innovant pour l'époque qui devait permettre de restituer à l'identique son « coup » de cloche. C'est ce qui fut programmé.

Depuis cette époque, le clocher de l'église de Bar continue de « sonner » à la manière d'Alfred et nous rappelle à son souvenir.